L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

Jean

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Jean

théâtre / musique / graphisme / photographie

Eleonor Agritt / Jeanne Roualet / Edouard
Ferlet / Fabrice Melquiot

A jardin, un piano à queue, ouvert.

Au lointain, une surface de projection.

Partout, des objets : chaises, table, papier à lettres, enveloppes, bougie, miroir, photographies, vêtements ; une valise fermée.

Elle, au piano.

Lui, debout, au centre de l'espace.

1.

Jean naît le 27 novembre 1924 à Epernay, capitale du champagne et troisième ville la plus peuplée de la Marne. Jean naît au 15 bis de la rue des Semonts, dans l'une des chambres de la maison familiale.

La mère de Jean se prénomme Marcelle, son père Henri. Elle est femme au foyer ; il espère suivre des études aux Beaux-Arts pour devenir architecte, mais la Première Guerre Mondiale bouleverse ses plans – il devient finalement agent d'assurance.

C'est au 15 bis de la rue des Semonts que Jean disparaît, le 2 mars 2009, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dans la chambre où il a vu le jour.

On l'enterre au cimetière d'Epernay, au bout de la rue des Semonts.

2.

Le 27 novembre 1924, le paquebot Malte est en détresse dans le golfe de Gascogne ; la salle des machines et la chaufferie sont inondées. Le 2 mars 2009, à 14h44 GMT, un astéroïde frôle la terre.

3.

Jean est pianiste. Dans le salon de la maison, au 15 bis de la rue des Semonts, on trouve un piano de la marque Kawai en bois d'acajou brillant. Un quart de queue. Jean a fait le conservatoire. Jean est fier de dire : j'ai fait le conservatoire. Puis Jean précise, contraint à la précaution par une méfiance à l'égard de sa propre vanité : le conservatoire de Reims, un conservatoire régional. Certains jours, Jean ajoute même : c'est pas grand-chose, j'ai aimé le piano.

Durant près de cinquante ans, Jean exerce, comme son père, le métier d'agent d'assurance. Ses bureaux sont situés au 15 de la rue des Semonts.

Elle extrait de la valise le chapeau de Jean.

4.

Comme tout le monde, Jean a des phrases fétiches.

5.

« Je suis un jeune homme. »

6.

Jean a pour habitude d'associer chaque jour de la semaine à une personnalité. C'est un processus qu'il ne pouvait empêcher. Chaque jour est quelqu'un, depuis ses vingt ans, autant dire depuis toujours. Jean ignore que ce phénomène qui lui est familier autant qu'il nous est étrange porte un nom : synesthésie. Et dans le cas de Jean, il s'agit de synesthésie de personnification ordinale/linguistique. Ainsi, le jour se lève-t-il au matin du lundi pour que Jean aperçoive en lui-même le visage de Winston Churchill. Le mardi, c'est Pablo Picasso. Le mercredi, Louison Bobet. Le jeudi, Vittorio Gassman. Le vendredi, Pompidou. Le samedi, Simone de Beauvoir. Le dimanche, Sœur Emmanuelle.

7.

Churchill, Picasso, Bobet, Gassman, Pompidou, Simone de Beauvoir, Sœur Emmanuelle. Jean n'apprécie pas particulièrement ces gens-là. Ils sont devenus les jours de la semaine, c'est tout.

Une semaine sur terre (*chanson*)

Winston lundi cigare et café noir
Lundi Churchill anticyclone et balançoires

Début de semaine dans mon armoire

Mardi Pablo maillot rayé mains maculées
Picassiette et rogatons du lundi empaillé
Je repeins mon veston avec une sauce bien allongée

Une semaine sur terre
Sept jours de stratosphère
Avant, après-guerre, même décor
Accordez-moi encore une semaine sur terre

Mercredi c'est Louison jour bobet je me sens con
Je me sens nu mal fichu pour de bon
Jour des enfants regrets remords à foison

Gassman et piment vert du jeudi tête à l'envers
Vittorio carbonara sans œuf à quoi ça sert
Pasta ratée dans casserole de bois vert misère

Une semaine sur terre
Sept jours de stratosphère
Avant, après-guerre, même décor
Accordez-moi encore une semaine sur terre

Le jour de foire est arrivé vendredi jour Pompidou
Je préside à l'assemblée des mites et des petits trous
Georges et moi on discute on boit des coups

Samedi j'ai beau voir par la fenêtre Simone apparaître
Je me sens seul comme une aiguille dans un chronomètre
J'ajuste mon nœud papillon, je range mon thermomètre

Une semaine sur terre
Sept jours de stratosphère
Avant, après-guerre, même décor
Accordez-moi encore une semaine sur terre

Sœur Emmanuelle c'est dimanche et vous êtes belle
Je me signe et regarde au ciel les nuages isocèles
Il pleut il pleut bergère, je n'ai que des moutons irréels

Accordez-moi encore une semaine sur terre

Sœur Emmanuelle c'est dimanche et vous êtes belle
Accordez-moi encore une semaine sur terre
J'ajuste mon nœud papillon, je remonte mes bretelles
Accordez-moi encore une semaine sur terre

8.

Jean porte volontiers le chapeau. Il le retire pour se faire photographier. Jean aime la photographie. Il aime regarder les photographies, il aime en prendre. Il possède plusieurs appareils. Je les ai récupérés à sa mort et posés depuis sur une étagère dans mon bureau. Je ne sais pas les utiliser. Ils sont d'un autre temps. Dans l'étui de l'entre eux, j'ai trouvé une pellicule, que j'ai peur de développer.

9.

Jean avait des phrases fétiches : « Je n'ai vu personne aujourd'hui. »

10.

« Ça fait longtemps qu'on a commencé notre conversation, toi et moi. »

11.

« Vieillir. On voit tous les siens. S'en aller. » Jean laissait un long silence entre « tous les siens » et « s'en aller ».

Elle extrait de la valise le pantalon de Jean, celui qu'il portait le dernier jour, avant son départ pour l'hôpital.

12.

Elle vient de le perdre. Elle l'a perdu, ça y est, comme elle a perdu Madeleine deux ans plus tôt. Ils lui ont dit : c'est fini, Mademoiselle. Elle se sent trahie, s'était sentie trahie. Madeleine, Jean, les morts : tous des traîtres. Elle ne supporte pas l'idée qu'à l'instant, Jean puisse reposer sans vie dans la chambre où la veille il cherchait à son poignet une montre qui n'existait pas et réclamait qu'on en remonte le mécanisme. Et elle l'a peigné, elle l'a embrassé sur le front, elle lui a dit : « à demain, Papy ». Et maintenant c'est un traître. Il est mort et n'est mort que pour la dévaster. Elle va crier très fort et se laisser tomber sur le sol javellisé. Elle va – qu'on l'en empêche pour voir - se foutre pendant quelques instants de la vie des autres dans cet hôpital de merde, elle va crier très fort que c'est pas possible, pas possible, pas possible. Dehors, il pleut fort et la ville est impossible à regarder. Elle a toujours vu dans la météorologie des ennemis cachés.

13.

Elle perd quelqu'un pour qui le vendredi, c'est Georges Pompidou en personne.

14.

« L'An 2000 nous paraissait loin. »
« J'aurais aimé être capable de composer. »
« J'étais toujours dans les bottes de papa. »

15.

Elle l'imagine enfant. Elle le connaît enfant. Elle l'a vu enfant sur des photographies. Parfois, aux côtés de son père. Son père à lui ; son arrière-grand-père, à elle : Henri, cet homme qui s'appelait Henri. Que la Première Guerre avait rendu malade. Fragile.

16.

Elle pense souvent aux hommes qui ont existé avant elle, les hommes dont elle vient. Elle pense moins aux femmes. Pourtant, elle a adoré sa grand-

mère. Pourtant, dans sa famille, les hommes sont rares. Eux qui font des filles à tire-larigot.

17.

Elle a une sœur.

18.

Jean, les derniers temps, ne parle plus que de Madeleine. Et il répète la phrase fétiche parmi ses phrases fétiches.

19.

« Je suis fragile. »

20.

Madeleine est morte le 2 avril 2007. Jean et elle se sont mariés le 9 mai 1948. Jean répète : cinquante-sept ans de bonheur. Puis il propose d'interpréter un air au piano. Clara Schumann, les valse romantiques, il trouve que ça colle avec ses infections.

21.

Toute sa vie, Jean écrit. Jean prend des notes dans des carnets qu'il garde sous clef. Toute sa vie, Madeleine dort près des carnets de Jean, et dans la poche de Jean, Madeleine sait - a toujours su - qu'il y a une clef qui donne accès aux secrets les plus secrets de l'homme qu'elle aime - qu'elle a aimé. Peut-on vivre ainsi ? L'un contre l'autre. Dans le don et le retrait.

22.

Toute sa vie, Jean écrit. Jean prend des notes dans des carnets qu'il garde sous clef. Mais quand la vie s'arrête, plus personne pour surveiller. Dans la

poche intérieure d'une parka bleue, elle a trouvé la clef du tiroir aux carnets secrets. Elle a ouvert le tiroir, en se mordant les lèvres, les doigts noirs. Et maintenant, les carnets sont ouverts sur cette table ; ils nous regardent.

23.

Jean était croyant ; ses carnets sont pleins de prières, d'extraits des Evangiles, de photocopies rappelant le déroulé de messes données en l'église Notre-Dame d'Epernay. A la dernière page du plus épais carnet, on peut lire ce passage, qui nie tout ce qui précède :

24.

« Madeleine, elle, était une vraie croyante. Sa foi était un étonnement, une surprise. Avec des yeux d'enfant, Madeleine se répétait : Il croit en moi, Il croit en moi. Pourquoi moi ? Je me sens regardée : pourquoi ? Parce qu'Il me le dit et je n'en sais pas plus. Il me dit : je te regarde. Et je suis surprise de sans cesse le chercher des yeux. »

25.

Jean conclut le passage en écrivant : « Moi, je suis un corbeau qui ne s'accommode pas du noir. Mais je ne suis qu'un corbeau. »

Elle extrait de la valise une paire de bretelles.

26.

Un carnet entier est dévolu à ses rêves. Au réveil, Jean fait l'effort de mémoire et note ce qu'il en retient.

27.

Elle n'a pas honte de lire les pages que Jean a écrites ; c'est son grand-père. Voilà ce qu'elle se dit plusieurs fois à mesure qu'elle déchiffre l'écriture

irrégulière de Jean. Elle se dit : je viens de là. Elle se dit : c'est du passé, tout ça, mais si je suis touchée aujourd'hui par les phrases de Jean, ce n'est plus du passé, cela devient du présent, une forme de présent.

28.

Elle est heureuse d'ajouter du présent au présent.

29.

Jean aime les brioches au beurre. Le dimanche, quand on lui rend visite, il y a toujours une brioche au beurre sur la table, dans son emballage de papier.

30.

Jean ajoute : et puis on va boire une petite coupette.

31.

Notes de Jean sur ses rêves :

un saumon en fourrure sur la banquette arrière d'une voiture / on voit le cercueil d'un homme tué d'une injection de liquide du côté de l'organe sexuel / beaucoup d'eau dans la rue / je remarque de longs serpents / eau – rivière – libido / cela se passe rue des Semonts / il est question de forces agressives qui pourraient m'attaquer et dont j'ai peur / je perds le contact, je perds toujours le contact / nids d'oiseaux, déplacés en raison des travaux / je suis l'un d'eux

33.

Et puis on va boire une petite coupette.

Elle extrait de la valise plusieurs carnets de cuir usés.

34.

N'y pense plus (*chanson*)

Jean les langues de chat dans l'assiette sale
Sèchent les langues ornementales
Jean les biscuits dans la boîte en fer blanc
Les oignons rouges et l'origan
Le produit vaisselle, les factures
Finir la soupe, sortir les ordures

N'y pense plus
N'y pense plus
C'est du domaine des vivants
C'est un domaine impressionnant
Vue sur la mer ou sur la rue
Pour une durée qu'on monte à cru
N'y pense plus
N'y pense plus

Deuils empilés, cartes postales sur le frigo
Sèchent les corps ornementaux
Jean quel bowling le ciel quand on y pense
Terrain de jeu sans assurance
Les habitudes et les ruptures
Faire le lacet à ses chaussures

N'y pense plus
N'y pense plus
C'est du domaine des mourants
C'est un domaine embarrassant
Vue sur la neige ou sur l'avenue
N'y pense plus
N'y pense plus

N'y pense plus
N'y pense plus
C'est du domaine des vivants
C'est un domaine impressionnant
Vue sur la mer ou sur la rue
Pour une durée qu'on monte à cru
N'y pense plus
N'y pense plus

35.

Dans l'un des carnets de Jean, Madeleine – qu'il appelle Mado – lui écrit cette dédicace, comme en exergue de ce qui suivra : « A mon cher Jean, c'est l'amour du Christ qui nous rassemble. Grand courage et gai visage. Votre Mado. Mars 1945. »

36.

Jean lui répond : « Décision prise avec Mado d'établir ensemble chaque soir un compte-rendu devant Dieu de la journée. Ce journal remplacera mon petit carnet d'examen de conscience quotidien, trop sommaire. Trois parties à examiner :

1. Examen de la journée.
2. Lectures et méditations.
3. Résolutions.

37.

A certaines pages du carnet, des pétales de fleurs, vieux de plus de soixante ans. Fleurs de Marne, au sortir de la Seconde Guerre, qui ont poussé dans les promesses.

38.

En 1946, Jean effectue son service militaire. Il est victime de cafards réguliers. A la caserne, il pleure en cachette ou bien, comme il l'écrit : « se laisse aller, pour tromper le chagrin, à des moments d'impureté, dont il a honte. » Il réclame toujours le pardon de Dieu. Sa foi n'est toujours pas l'étonnement, la surprise qu'il espère. C'est un souhait qu'il réalise à chaque seconde, qui s'évanouit à chaque seconde, qu'il réalise, qui s'évanouit, qu'il réalise, qui -

39.

Jean gardera toute sa vie une mèche de cheveux de Mado, dans un flacon au capuchon rouge.

40.

En 1947, il écrit : « Je veux que ma vie soit belle. » Il a vingt-trois ans.

41.

Phrases fétiches de Jean :

« Le piano, dans un orchestre, fait les instruments qui manquent. »

« Je travaillais la nuit pour faire de la musique. »

« L'hôpital, c'est pire que la prison. »

« On les voit tous partir. »

42.

Chaque soir, elle lui téléphone. Elle lui raconte sa journée, ce qu'elle sent qu'elle peut lui raconter de sa journée. Elle ne l'a pas vu depuis plus d'un mois. Dans la rue des Semonts, nous marchons l'un et l'autre, côte à côte. Il ne pleut plus. Je suis sûre qu'il va t'aimer ; elle me dit ça et puis elle passe le grand porche de pierre ; c'est là.

Du jardin monte l'odeur de l'humus, et si l'on frôle les murs de la maison, comme un chien qui voudrait entrer, on peut deviner l'odeur des pièces trop longtemps fermées.

Elle me regarde. Elle frappe. Elle me regarde, me me sourit. Elle frappe à nouveau. Sur le rebord de la fenêtre, les fourmis font un corset au cadavre d'une mouche.

Quand Jean ouvre la porte, il est tremblant : quelle surprise, quelle bonne surprise. Jean embrasse Noah plusieurs fois. Me tend la main. J'espère ne pas baisser les yeux, mais je baisse les yeux. Bonjour bonjour, entrez

Calendrier des postes punaisé au mur, 21 février ; page du jour arrachée avant qu'il ne finisse.

Jean nous invite à nous asseoir dans le canapé de velours creux. Napperons disposés sur les fauteuils, ses cadeaux de Noël encore dans l'emballage, factures, lettres, cartes de vœux éparpillées, les partitions sur le piano.

Très vite, Jean me confie l'importance qu'a Noah pour lui, dans sa vie blanche, son temps veuf.

- Je n'ai plus qu'elle ; Noah a peint ces toiles : la première est pour moi, la bleue, là, ça, ça c'est à moi. La ballerine sur fond rouge, vous la voyez la ballerine, Noah a peint ce tableau pour ma femme. Quelques jours avant l'hôpital, Noah le lui a offert et ma femme a ri ; dernier rire dans cette maison.

Nous restons moins d'une heure dans le canapé de velours creux, Noah et moi, près du vieil homme. Plusieurs fois, Jean lâche ses larmes. Me montre une photo de celle qui a disparu ; Jean lui en veut et Jean lui pardonne.

- Cinquante-sept ans et demi d'amour ; nous nous étions trouvés. Où est-ce que vous en êtes, jeune homme, Noah et vous ?

Puis il s'assoit au piano, joue une passacaille de Haendel. Pendant trois minutes, Jean a vingt ans. Plus tard, après des silences, d'autres questions, il parle du *Trio en sol mineur pour piano violon et violoncelle* de Clara Schumann, des *Nocturnes* de Chopin, des vocations et du passe-temps. Une violoncelliste le visite une fois la semaine ; ils jouent ensemble une petite heure ; ça le maintient en vie, elle aussi peut-être. Un pharmacien les rejoint, violoniste émérite, bouffé par l'arthrose, muet auprès d'eux.

Quand nous partons, Noah et moi, la nuit cache le jeu des architectures, celui des arbres.

- Il t'a apprécié. Je suis contente. Il a l'air fatigué. Est-ce que tu l'as trouvé fatigué ? Il était triste, non ? Est-ce que tu lui as trouvé quelque chose de triste ?

J'embrasse Noah J. Terlow. J'embrasse Noah. Je l'embrasse encore, dans cette rue et n'importe où. Je t'embrasse, Noah J. Terlow. Je t'embrasse. Je ne peux pas m'empêcher de te dire que je t'embrasse encore, je t'embrasserai encore, je présagerai de t'embrasser et te préviendrai, je t'embrasserai et te préviendrai au même instant que je vais t'embrasser. Je prendrai exemple sur les oracles, qui inventent au réel un double et ajoutent de la vie à la vie. Je multiplierai le réel autant de fois qu'il faudra.

Les cœurs tragiques sont ceux qui espèrent le plus. Ils n'ont pas de contour. Dans le squelette, ils sont sortis de leur logement.

Elle extrait de la valise une chemise blanche à fines rayures, que Jean portait le dernier jour. A moins que ce ne fût le premier.

43.

Premier amour, dernier amour (*chanson*)

Premier amour, dernier amour
Entre les deux
J'ai inventé
La théorie de la relativité

Premier amour, dernier amour
Entre les deux
J'ai étudié
L'incomplétude des systèmes logiques
La mécanique cantique
La pêche au large de Pornic
La chasse aux moustiques
Entre les deux
Premier amour
J'ai fait un cirque

Je suis parti du terminus
A l'arrivée, j'étais le premier
A compter les angélus
Pour revenir à l'arrivée
Reprendre un bus
Et refermer
Le cercle en forme de tonnerre
Qu'en un éclair tu avais ouvert

Premier amour, dernier amour
Entre les deux
Je défendais
Le nucléaire rhumatisant

Premier amour, dernier amour
Entre les deux
De Gaulle et Jacques Chirac
Hiroshima, Nagasaki

L'Algérie, le cinéma
Les aventures de Oui-Oui
Entre les deux
Trac et mal de terre
Les déchirements de l'atmosphère
Entre les deux
Premier amour
J'ai fait la guerre
Et puis la guerre

Je suis parti du terminus
A l'arrivée, j'étais le premier
A compter les angélus
Pour revenir à l'arrivée
Reprendre un bus
Et refermer
Le cercle en forme de tonnerre
Qu'en un éclair tu avais ouvert

Premier amour, dernier amour
Entre les deux
J'ai inventé
La théorie de la fidélité

44.

Jean n'a pas connu d'autre femme que Mado. Jean dit que l'amour de Mado vient remplacer celui que sa mère ne lui a pas donné. Jean sait qu'il est injuste de réclamer à Mado quelque chose que la mère de Jean garde pour elle. Jean n'en a rien à foutre, c'est comme ça : elle est cette femme qui doit accepter des rôles injouables.

45.

Jean est mort.

46.

De sa mère, Jean garde un moulin à café et l'impression qu'elle ne l'a jamais aimé. Mama, comme il la surnomme, parle de lui en évitant toujours de prononcer son prénom. Elle préfère dire : ce bandit.

47.

Jean est mort.

48.

Paire de ciseaux pour coupures de presse religieuse – La Croix, le Pèlerin. Posée souvent près d'une loupe, sur la toile cirée, dans la salle à manger. Jean se souvient d'un beau portrait de Jean-Paul II, dont il a conservé les pages, va savoir où elles sont maintenant ces pages c'est un tel bordel cette maison, dit Jean. Il soupire, et puis il va boire une petite coupette, merde celle-là je l'ai bien méritée. Jean et Madeleine ont prénommé leur second fils Jean-Paul. Le premier s'appelle Bruno, en hommage à Lewis Carroll.

49.

Jean est mort.

50.

Le chagrin, la rage, le manque, la terreur, tout ça l'a usée, elle va s'effondrer, sitôt passée la porte du studio parisien qu'elle occupe en semaine. Noah J. Terlow troue à coups de dents la housse de couette en coton. Noah J. Terlow est une mâchoire en action. Elle trouve à ses larmes ce genre de déclinaison. Jean est mort. Jean est mort. Jean. Papy. Son petit Papy chéri. Elle l'appelle tous les soirs. Elle l'aime tous les jours. Elle ne cache à personne sa tendance à sanctifier les vieux. Elle pourrait, de douleur, réduire la housse de couette en lambeaux les plus ridicules.

51.

Bientôt, elle va récurer une casserole qu'infecteront des graisses diverses et elle ne pensera plus à lui. Bientôt, elle signera un chèque qu'elle glissera dans une enveloppe et elle ne pensera plus à lui. Bientôt, elle regardera à la télévision des émissions sans queue ni tête. Elle surfera sur des sites de vente par correspondance et elle ne pensera plus à lui. Elle rira, elle mangera, elle s'agacera, elle s'exclamera, elle éprouvera le désir le plus fort, elle fera l'amour, elle caressera, elle embrassera, elle voyagera, elle reviendra, elle sera fatiguée ou radieuse, elle s'endormira, elle connaîtra des migraines, elle vendra aux puces des robes démodées, elle aura des surprises, elle croisera des stars de cinéma dans un salon de thé parisien, elle mangera des sushis dans une gargotte tokyoïte, dans l'urgence elle pissera accroupie sur le bord d'une autoroute portugaise, elle grossira, elle maigrira, elle se félicitera, elle se maudira, elle s'étonnera d'être heureuse, d'avoir envie d'être heureuse, sans plus penser à lui. Jean lui échappera.

52.

Cheval de bois à l'œil de verre. Seul jouet que Jean arrache à l'enfance. Noah J. Terlow, un jour, lui demande s'il veut bien le lui offrir, à elle, non pas exactement à elle, le cheval c'est pour sa fille à naître, la petite qui fera de Jean son arrière-grand-père. Jean refuse le cheval à Noah, il lui dit : ah non ma chérie, pas le cheval, le cheval c'est le seul cadeau que j'ai gardé de mon père, mon père ne voudrait pas que je m'en sépare.

53.

Quand on voit Jean, les derniers temps, on se dit : c'est tout un siècle. Jean est un siècle. Un siècle est assis dans le fauteuil et son poids déforme l'objet, pourrait déformer tous les objets, le poids du siècle décide de toutes les formes autour de soi. Le piano penche, les fauteuils grincent. Et puis des ampoules ont noirci à certains lustres ; appliques grises sur le mur gris. Le Vingtième Siècle rumine, entouré de photographies voilées ; brioche, allez, brioche. Le Vingtième Siècle a besoin de sucre.

Elle extrait de la valise une paire de lunettes rondes.

54.

J'ai besoin de sucre (*chanson*)

J'ai besoin de sucre
J'ai besoin de sucre
J'ai besoin de sucre
J'ai besoin de sucre

C'est une chanson sur le sucre
Parce que bon dieu j'ai besoin de sucre
C'est une chanson vachement sucrée
Je le reconnais
Un air servi
Pour l'entremets
Avec des vers confits
Des paroles vanillées

Une chanson sucre
A emporter dans son sépulcre
Pour les fringales
De l'au-delà
Une chanson sucre
Des fois que là-haut
On ait des bas

J'ai besoin de sucre
J'ai besoin de sucre
J'ai besoin de sucre
J'ai besoin de sucre

C'est une chanson sur le sucre
Parce que bon dieu j'ai besoin de sucre

55.

Phrases fétiches du Vingtième Siècle :

« Les mots, c'est comme des assiettes. Si tu en poses un de travers, la pile tombera un jour, forcément... »

« On criait *Godasse* quand il y en avait un qui ronflait, à l'armée. Et s'il n'arrêtait pas, on lui lançait. »

« Tu vois, je vais bientôt avoir vécu le double de mon père. »

56.

Le Vingtième Siècle est tellement lourd dans son fauteuil qu'il compte double. S'enfonce deux fois plus vite dans les brumes et la poussière.

57.

Les mots. L'armée. Avoir vécu.

58.

Jean Le Siècle. Oh Jean. Tu vas nous manquer.

59.

Tu vas te manquer à toi-même, Jean le Vingtième Siècle. Les morts peuvent-ils ressentir cela : le manque de soi-même ? Est-ce que je manquerai à moi-même, quand je serai devenu ton voisin dans l'absence ? elle se demande, Noah J. Terlow, et puis elle va boire une petite coupette.

60.

« Nos premiers mots d'amour avec Mado, c'était dans l'escalier des PTT. Il y en avait sept. »

« Allez chercher le champagne à la cave, j'ai acheté une brioche. »

« Je suis tombé quatre fois cette semaine. »

61.

Le Vingtième Siècle se casse la figure pour un oui, pour un non. Il laisse sur le sol des miettes de brioche et du champagne, une flaque d'utopies rances – les mots, l'armée, avoir vécu - une mèche de cheveux, des corps sans chair, pourtant si lourds.

63.

Aujourd'hui, le cheval de bois habite le bureau de Noah J. Terlow.

62.

« Mado avait la foi sans lire la Bible. Moi, je lis, je lis, je lis, et je la cherche toujours. »

Le Vingtième Siècle s'endort sur son missel et ronfle de sa belle mort.

63.

« Saint Saëns, Fauré, des extraits de messes de Palestrina jusqu'à Jean Langlet, Carmen, préludes et fugues de Bach, les sonates de Mozart et de Beethoven, Haydn, le trio de Clara Schumann, Tosca, les préludes de Liszt, le Carnaval de Vienne, les thèmes et variations de Schumann, Debussy, la Sonatine de Ravel, Chopin... »

Le Vingtième Siècle joue pour oublier. Cherche à son poignet une montre qui n'existe pas.

64.

« Cinquante-sept ans de mariage. Cinquante-sept et demi. »

Le Vingtième Siècle rumine, rumine, rumine. Je le coiffe, il me remercie de vouloir le rendre présentable. Merci, gamin. Le Vingtième Siècle, avec ses hommes qui parlent comme Gabin, Ventura, Maurice Ronet. Jean aimait ces acteurs-là.

65.

« Le moral, ça fout le camp. »

Le Vingtième Siècle n'a pas le moral. Le Vingtième Siècle essaie de sourire au Vingt-et-unième. Mais il n'a plus de dents.

66.

Même plus de squelette.

Lui s'extrait du piano où il joue, retire sa veste, l'ajoute à la somme des objets de Jean.

Elle le regarde qui la regarde.

67.

Deux squelettes se regardent, dans le salon qui penche. Noah J. Terlow les observe, en femme et petite fille. Elle a peur du temps qui passe et du temps qu'il fait. Pourtant, elle sourit au temps qui passe, au temps qu'il fait, de ses forces de femme et de petite fille elle sourit.

68.

Petit théâtre de Noah. Deux voix en elle seule.

- Comment ça va, Papy ?

- Oh, jamais bien. Le moral, ça fout le camp.

- Je t'ai préparé des cookies.

- Des cookies, quelle idée ? J'ai acheté une brioche. On ne va pas les manger tes cookies, c'est du gâchis, il faut venir les mains vides, il y a toujours de la brioche.

Silence.

- Tu as bonne mine.

- Je suis fragile.

- Tu veux que j'allume la télévision ?

- Oh non.

Silence.

Tu es belle, ma Noah. Assieds-toi, qu'est-ce que tu fais ?

- Je suis assise.

- Ah bon, quel gâchis.
- Je te trouve bien, je te trouve en forme.
- Quelle heure est-il ?
- Seize heures quinze.
- On va boire une petite coupette. Comment ça va, ton travail ?
- Très bien.
- Tu ressembles de plus en plus à ta grand-mère, tu sais. Cinquante-sept ans et demi d'amour. Oui. Eh oui. Bon. Oui oui. C'est ça. Mado, la Mado. Bien. Ah la la. Ma petite Noah. Comment ça va, ton travail ?
- Très bien, Papy.
- Bon bon. Tiens, coupe la brioche.
- Tu ne veux pas un cookie ?
- Nos premiers mots d'amour avec Mado, c'était dans l'escalier des PTT. Il y en avait sept.
- Lesquels, Papy ?
- Sept mots, pas un de plus.
- Tu ne veux pas me dire quels mots ?
- Ah ça non. Où est mon peigne ?
- Là.
- Peigne-moi, je ressemble à rien.
- D'abord, je coupe la brioche.
- Ah les filles d'aujourd'hui, ça ne sait pas faire deux choses à la fois. Et ton fiancé, quand est-ce que tu me le présentes ?

- Bientôt.
- Il est gentil avec toi ?
- Très gentil.
- Il ne te fait pas trop de promesses ?
- Un peu.
- Les mots, c'est comme des assiettes. Si tu en poses un de travers, la pile tombera un jour, forcément...
- Mange ta brioche.
- Je n'ai vu personne aujourd'hui. Heureusement que tu es là, toi. Tu sais, il ne faut pas te sentir obligée de venir me voir. Tu es jeune, amuse-toi.
- Mon petit Papy...
- Ça fait longtemps qu'on a commencé notre conversation, toi et moi.
- Oui.
- Vieillir. On voit tous les siens. S'en aller.
- Tu as bonne mine.
- Eh oui. Oui oui. Bon. C'est ça. Oui. Ces foutus bouchons, s'ils pouvaient les enfoncer jusqu'au cul des bouteilles, ils le feraient.
- Tu veux que je t'aide ?
- Mange ta brioche. Comment ça va, ton travail ?
- Très bien.
- Et ton fiancé, quand est-ce que tu me le présentes ?
- Bientôt. Tu me joues quelque chose au piano ?
- On boit d'abord un petit coup. A ta santé, ma petite Noah.

- A ta santé, mon petit Papy.

Ils boivent, en silence.

- C'est bon, le champagne. Eh oui. Oui oui. Bien bon.

- Oui.

- Avec la brioche, c'est quelque chose.

- On se régale.

- Quelle heure est-il ?

- Seize heures vingt.

- Peigne-moi.

Elle le peigne, en silence.

Aide-moi à marcher jusqu'au piano, Mado.

- Noah, Papy.

- Aide-moi.

- Tu as des miettes de brioche, là, au coin de la lèvre.

- Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu veux un prélude de Liszt ?

- D'accord.

- Allez, c'est parti pour un massacre. Avec des doigts pareils, qu'est-ce que tu espères ?

Il s'assied au piano.

- Je t'écoute, mon petit Papy.

- Oh non, j'ai plus envie. Redonne-moi un peu de brioche, Mado.

Silence.

Quelle heure est-il ?

- Seize heures vingt-trois.

- Oui mais ça c'est l'heure de maintenant.

- Comment ?

- Hier, quelle heure est-il, hier ?

- Hier ?

- Hier, il est quelle heure, bon dieu ?

- Seize heures vingt trois.

- Ah.

Silence.

Et demain ?

- Quoi demain ?

- Demain, quelle heure est-il ?

- Quand ça demain ?

- Demain quelle heure est-il, je te dis ?

- Demain ?

- Je te demande l'heure de demain, c'est pas sorcier, bon dieu, tu sais lire une montre ?

- Demain, il est –

- Quelle heure, quoi ?

- Demain, il est seize heures vingt trois.

- C'est bien ce qu'il me semblait, à vue de nez j'aurais dit ça.

- Seize heures vingt trois.

- Tu sais ce qu'on dit, quand c'est la même heure, hier, aujourd'hui et demain ?

- Non.

- Quelqu'un va naître.

- Ah bon ?

- Eh oui. Oui oui. C'est ça. Bon. C'est bien, les petits bébés. C'est chiant, mais c'est bien. Bon. Eh ben quelqu'un va naître. Allez, sers-moi une petite coupette. On n'a pas bu de coupette ?

- Si si, on a bu.

- J'ai oublié, sers-moi. Il faut s'amuser. Arrête de faire cette tête. C'est bon, le champagne. Et puis, les naissances, ça se fête. Eh oui. Oui oui. Bon. C'est ça. C'est bien. Allez.

Prélude de Liszt.

Derniers objets.

Noir.